

Je ne savais pas si je devais ou non lui parler. Ce n'est pas facile d'être une mère de nos jours, on ne sait plus où est la limite entre l'autorité et la complicité. Je savais qu'elle partait loin de moi, dans un pays étranger. J'imaginai tous les dangers qui pouvaient la guetter, mais je ne me résolvais pas à éteindre son enthousiasme, à lui transmettre des peurs qui ne lui appartenaient pas. Elle était en train de boucler sa valise. Je devais la déposer à l'aéroport. J'avais peur du pays où elle allait, parce que, dans ce pays, au journal télévisé, on voyait souvent des mouvements de rue, des gens qui faisaient la queue, des femmes qui pleuraient leurs enfants disparus, des pères qui n'arrivaient pas à nourrir leur progéniture. Un pays qui souffre fait peur, plus qu'il n'inspire de la compassion. C'était ainsi et je n'étais pas différente de mes semblables. J'avais donc peur pour elle.

Pourquoi ne lui ai-je rien dit ? Je ne saurais l'expliquer. J'étais convaincue depuis longtemps qu'il faut laisser le soin à nos enfants de faire leurs expériences, de tracer leur voie, ne pas les enfermer dans le corset de nos peurs d'adultes.

Je la regarde. Je suis à l'entrée de sa chambre. Je regarde ce petit bout de moi qui a grandi et qui maintenant part faire sa vie. Je ne sais pas si c'est passé trop

vite. Je sais seulement que ça s'est fait par étapes : la maternelle, le primaire, le collège, les premières règles, le lycée, les chagrins d'amour dont elle ne m'a jamais parlé, ceux que j'ai devinés, le bac, les années d'études, les premiers stages, le premier vrai petit copain, les diplômes, le grand départ d'aujourd'hui.

Il y a tant de choses que je ne lui ai pas dites, de conversations que nous n'avons pas eues, parce que je n'ai pas eu envie de gâcher nos bons moments avec des considérations grises et ternes ou parce que j'ai préféré que l'on regarde une série télé ensemble, avec une bonne tasse de thé aux fruits rouges – notre favori –, ou encore parce que, tout simplement, je ne savais pas très bien comment me confier.

Je n'ai pas vraiment de regrets aujourd'hui. Son histoire est si tissée dans la mienne que, même si elle voulait me haïr, elle ne le pourrait pas. Nous sommes proches à l'intérieur même de la distance qui existe toujours entre des êtres qui s'aiment. Cette distance est salvatrice ; c'est elle qui nous préserve de cette volonté, souvent inconsciente, de nous absorber les uns les autres, de croire en des fusions absolues qui ne peuvent être que mortifères.

Son père est assis dans le salon. Il ne viendra pas, comme moi, la regarder boucler ses valises. Il a trop mal de voir partir l'amour de sa vie. Il me laisse régler les derniers détails. C'est drôle comme les hommes n'arrivent pas à naviguer dans leur peine, comme ils perdent pied quand ils sont malheureux. Il est très malheureux. Je l'ai vu à sa manière de tenir la télécommande, d'allonger une jambe sur le canapé, tandis que l'autre gît sur le sol. Il n'a pas eu le courage de regarder son match, de nous taquiner chaque fois que nous passons devant lui, en nous demandant si nous sommes heureuses de vivre avec lui. Pourtant, Dieu seul sait s'il a vécu des choses difficiles... il est médecin.

Mon fils est sorti récupérer un colis à la loge du gardien. Je sais que, lui aussi, il a de la peine. C'est sa sœur qui s'en va, presque sa moitié. Ils se disputent sans cesse, mais un vrai lien les unit.

C'est aujourd'hui que se termine notre vie à quatre, notre intimité à quatre, avec nos habitudes, nos querelles, nos secrets visibles et invisibles, nos souvenirs de jours de peine et de jours de joie, notre envie de nous en sortir dans les difficultés et de nous serrer les coudes, ensemble.

J'essaie de l'accepter, car je savais que ce jour viendrait. Je n'ai pas enfoui la tête sous le sable pour ne pas le voir. On ne peut pas croire que notre cellule familiale restera toujours telle qu'elle a été. On sait qu'elle doit éclater pour que nos enfants créent à leur tour leur propre chez-soi, leur famille, et que nous devenions les grands-parents de nos petits-enfants.

On sait tout cela, mais quand ça arrive pour de vrai, comme on souffre! Qu'est-ce que cela peut être dur de voir un de ses petits quitter le nid, avec l'assurance qu'il ne reviendra pas ou pas de la même façon! Il ne sera plus notre bébé. Il sera un adulte avec lequel nous n'aurons d'autre choix que de renégocier la distance pour ne pas risquer de tout perdre.

Ce jour est venu, ma fille, de te dire au revoir, de te laisser voler de tes propres ailes. Si je franchis le pas de la porte de ta chambre, pour te prendre dans mes bras et t'avouer à quel point tu vas me manquer, nous manquer, tu me regarderas de tes grands yeux un peu émus tout de même, pour me demander ce qui m'arrive. Tu me répondras que tu ne vas pas si loin, qu'il y a les portables, WhatsApp, et qu'on sera en contact tout le temps, comme si tu étais là.

Je devrai désormais vivre avec ce « comme si » entre nous. Est-ce vraiment ce que tu me rétorquerais si je

venais te serrer dans mes bras ? Cela te fait-il un peu peur, un peu mal, à toi aussi, de partir et de nous quitter ?

Je n'ose pas m'approcher davantage, pour ne pas donner à ce moment une tournure dramatique que tu n'apprécierais pas. Tu n'aimes guère les mélodrames, les grandes déclarations d'amour, les comportements que tu juges impudiques. Tu nous aimes à ta façon, sans nous dire quoi que ce soit de précis sur tes sentiments. Pourtant, nous savons que tu es plus attachée à nous que tu veux bien le faire croire. Je respecte ta pudeur, ta retenue. Mais ton père et ton frère, eux, cherchent toujours à te pousser à avouer que tu es bien avec nous, que tu nous aimes, que tu es heureuse quand nous sommes à quatre. Ils ont besoin de te l'entendre dire, mais tu ne le dis pas. Tu ne l'as jamais dit. Je ne t'ai jamais entendue me susurrer que tu m'aimes ou que tu as besoin de moi.

J'ai fait avec, j'ai fait sans, parce que les mots ne sont pas notre seul rempart dans l'amour. Je t'ai observée et j'ai vu que tu avais d'autres manières, bien à toi, de nous faire comprendre que tu tenais à nous, que nous étions uniques pour toi. Ne pas nous le dire était comme un moyen de te protéger de la bourrasque des émotions de ton père et de ton frère, de leur impudeur sans fard, de cette façon qu'ils ont de t'emporter dans leur fougue d'amour.

Leur impudeur face à ta pudeur et à la mienne. Leur propension à l'étalage des sentiments face à tes mots tout en retenue. Ta volonté de maintenir une distance pour tenter de préserver ton entre-soi. Cet enclos qui fut toujours le tien et que tu as cultivé parallèlement au nôtre.

C'est peut-être pour toutes ces raisons que j'ai renoncé à te parler de tant de choses ; je n'ai pas eu les

conversations que j'aurais voulu avoir avec toi. Je n'ai pas toujours su de nous deux qui était la mère et qui était la fille. Ce fut réversible. Tu as eu très tôt cette gravité que je n'ai jamais réussi à sonder. Je suis restée enfermée dans le jardin de mon enfance : c'était mon jardin d'à côté, tandis que le tien, c'était sans doute celui de l'adulte que j'ai eu du mal à être vraiment.

Il faut pourtant que je te parle, d'une façon ou d'une autre. Je suis toujours surprise quand tu m'appelles « maman » ; quand je te regarde et te vois si grande, si mature, j'ai du mal à croire que c'est moi qui t'ai mise au monde. Je sursaute chaque fois que tu me dis « maman » et ne vois pas à quel moment tout cela a pu se produire, à quel moment je t'ai nourrie au sein, je t'ai conduite à l'école, je t'ai félicitée pour ton bac. Et quand tu as eu tes premières règles, j'ai pleuré, parce que je me suis demandé quand j'avais grandi au point d'avoir une fille qui pouvait déjà avoir une fille, elle aussi.

Quand tu m'appelles « maman », je crois parfois que tu parles à ma mère, parce que j'ai encore beaucoup de mal à grandir, et je me demande comment une petite fille de douze ans comme moi – c'est ainsi que je me vois parfois – a pu mettre au monde une fille qui s'en va aujourd'hui vivre sa vie et tenter sa chance, ailleurs, loin, trop loin.

Il faut que je te parle, parce que ce n'est pas un hasard si, parfois, tu t'es sentie obligée de jouer à la maman avec moi, pas pour l'argent ou ces choses matérielles qui comptent si peu pour nous. Non ! À cause de ma manière de ne pas assumer tous les aspects de mon existence, alors que toi, tu sembles vouloir y faire face depuis l'âge de cinq ans. C'est qu'il y a eu un grand trou, un vertige dans ma vie quand j'ai eu douze ans : pour me protéger, pour survivre, j'ai décidé que mes souvenirs n'iraient pas au-delà. Ma vie redémarre quand je rencontre ton père,

à vingt et un ans. Que s'est-il passé entre ces deux dates ? C'est ce que je vais essayer de te raconter.

Je vais t'écrire tout simplement, et si tu peux et si tu veux, quand tu pourras et quand tu voudras, tu me liras. Je sais que cela ne se fait plus d'écrire des lettres à ceux qu'on aime. C'est vieux jeu, ringard. Je t'imagine déjà, le rire moqueur aux lèvres mais une forme d'émotion dans la voix, t'exclamer ma lettre en main : « Ça, c'est bien maman ! »

Oui, c'est bien maman d'être toujours un peu en décalage sur le monde, et en retard ou en avance dans ses sentiments ; je vais t'écrire tout ce que je n'ai pas pu t'avouer, parce que les mots se sont coincés trop souvent dans ma gorge, parce que ce n'était pas si facile de t'attraper, sans ton iPhone ou ton iPad, tes Snapchat et tes WhatsApp, pour te dire ce que j'avais à te dire. Ton frère et toi, vous êtes présents mais évanescents. Vous avez peur de vos propres silences, car vous craignez que nos mots ne résonnent trop fort à vos oreilles. Vous préférez les messages écrits, les messages vocaux. C'est bref et c'est distant.

Je t'enverrai juste un SMS pour t'informer que je t'ai adressé une lettre, rien qu'à toi, par la Poste comme avant. Je te préciserai que j'ai fait un envoi simple à ton adresse, à l'autre bout du monde.

Même si tu ne me réponds pas, que tu n'accuses pas réception, je saurai que tu l'as lue, je saurai *quand* tu l'as lue. Tes yeux ne me regarderont plus de la même façon. Tu auras un peu plus de mal qu'avant à ne pas caresser mon bras quand tu passeras près de moi. Tu sauras à quel point je souffre et je t'aime.

2

Ma chère fille,
chère Anita,

Je ne suis pas certaine que tu comprendras sur-le-champ tout ce que je vais te dire. Tu me reproches tout le temps de ne pas assez vivre l'instant, de ne pas le savourer. Tu me reproches aussi de ne pas employer les mots de tout le monde, et de croire encore à l'étymologie. Ce n'est pas pour rien que je suis professeure de lettres classiques.

C'est peut-être cette tête dans les nuages, ce côté désuet qui m'incitent à t'écrire aujourd'hui. Prends le temps qu'il faut pour me lire ; interromps ta lecture quand elle te paraîtra trop pesante mais promets-moi d'aller jusqu'au bout, c'est tout ce que je te demande. Lire jusqu'à la dernière ligne, jusqu'au dernier point, la lettre que je t'ai écrite, à toi, juste à toi.

Je ne sais pas encore précisément quelle forme lui donner, je ne veux pas me tromper de contenu ni t'assommer de mes vieux démons. Je sais seulement qu'au moment où tu pars si loin de moi, je dois te parler et t'avouer ce que j'ai tant voulu te confesser, sans y parvenir.

Prends cela pour mon testament ou pour le fruit de ma déraison.

Cela te surprendra peut-être, mais au moment où je vais commencer cette lettre, une idée m'accapare l'esprit. C'est comme si toute l'histoire de ma vie se résumait à un seul mot : la peur. Je crois que j'ai toujours eu peur, que je viens d'un lieu où la peur règne en maître, nous colle à la peau, nous dévore. Pas la peur que j'ai pu te montrer quand nous regardions un film d'horreur ou prenions les montagnes russes en hurlant tous les quatre, non, pas celle-là, plaisante et fugitive. Non, pas cette peur-là.

La peur que nous avons gardée, cachée, ton père et moi, tout au fond de nous, pour que tu ne la voies pas et qu'elle ne te contamine pas, est plus sournoise, plus absolue. Nous avons tenté de l'appivoiser pour te protéger, mais chaque jour que le Bon Dieu a fait elle a été là, tapie. C'est notre peur intestine.

Ce n'est pas la peur que les parents ressentent pour leurs enfants quand ceux-ci partent loin d'eux et qu'ils craignent qu'ils n'aient un accident. Cette peur-là, nous l'avons partagée avec les autres parents ; nous savons qu'elle est faite de silences, de regards angoissés, de coups d'œil anxieux jetés à sa montre, de messages WhatsApp qu'on envoie, guettant le petit signe bleu et la réponse qui est censée suivre. Non, notre peur intestine, c'est autre chose.

Tu vas sans doute te moquer, te dire que c'est encore une de mes lubies et qu'une femme comme moi, une femme comme ta mère, ne peut avoir peur de quoi que ce soit. Écoute-moi bien avant de te faire une opinion. Te faire comprendre l'essence de cette peur qui m'habite, et qui sans doute te hante déjà, est le principal objet de ma lettre. Je ne souhaite pas que cette peur t'attaque par surprise et que tu te retrouves démunie, toi qui penses être libre et forte.

Tu as grandi dans cette métropole immense, à l'abri de tous ces fantômes. Je pensais qu'ils pouvaient nous retrouver et nous traquer mais, Dieu merci, il n'en a pas été ainsi. Ils nous ont laissés tranquilles et tu as grandi comme une belle fleur.

Maintenant que tu t'en vas et que je ne serai plus là pour veiller jour après jour sur toi, je ne peux plus me taire. Écoute bien, ma fille, chaque détail a son importance, même si je t'ai promis de ne pas trop en dire, de ne pas te submerger de mes mots.

Pour t'expliquer cette peur, je dois traverser à rebours les années, remonter très loin, à l'aube de mes douze ans, et peut-être même en cet endroit inconnu de moi où ma famille a pris corps, dans cette nébuleuse de secrets et de mensonges, de violence et de désespérance qui constitue souvent la matrice de nos existences.

Mon histoire est tissée de silences que je dois transformer, pour toi, en paroles sonnantes. Peut-être que le plus simple est de t'écrire cette lettre comme une histoire, pour capter le plus longtemps possible ton attention et te faire oublier ce qui fait ma tragédie. Tu la liras comme un roman, sans oublier, après l'avoir lue, que c'est la lettre, l'unique lettre, que ta maman écrira.

Je te parlerai d'abord de ton père et de moi, parce que c'est plus facile de commencer par ce qui va de soi, par ce qui est simple à raconter.

Patrice Permat, ton père, et moi, Céline, née Clairon, épouse Permat, nous nous sommes rencontrés tout jeunes. Cela n'a pas été un coup de foudre, mais pas loin non plus. Les questions d'âmes sœurs sont inexplicables. Je me souviens encore de la danse qui nous a conduits à évoluer, enlacés, sur une piste sombre ; des premiers mots

que ton père a prononcés : une critique acerbe contre des accords musicaux trop basiques. L'étonnement que ces mots ont suscité chez moi. J'adorais le morceau qui rythmait notre danse, et ses commentaires virulents ont suffi à piquer ma curiosité. Qui était ce jeune homme qui allait ainsi à contre-courant de ce qui était le plus apprécié des gens de notre âge ? À ce moment, nous étions si jeunes et si beaux. Nous nous sentions pourtant si frères et déjà si fatigués.

Une histoire d'amour n'est jamais prévisible. On ne sait pas à quoi tient cette soudaine harmonie des cœurs, cette secrète alchimie qui lie deux âmes et les rend indissociables. Nous avons parlé durant tout le morceau, enchaînant la prochaine danse avec naturel, et encore la suivante, avant que je ne me réveille, comme dans un sursaut, me demandant ce qui m'arrivait. Je me suis alors brutalement éloignée de lui.

Ton père n'était pas homme à se laisser évincer. Il m'a rattrapée par le bras, me disant dans un souffle qu'il souhaitait me revoir, qu'il voulait un numéro. À l'époque, il n'y avait pas de portable. Seulement des téléphones fixes. C'était plus compliqué mais cela fonctionnait quand même. Je n'ai pas voulu lui donner mon numéro. Du monde d'où je venais, cela ne se faisait pas.

Les choses se sont-elles réellement passées ainsi ? Est-ce que c'est l'image que nous en avons gardé, pour les mettre en récit et les insérer dans notre cosmogonie personnelle, dans la tienne et celle de ton frère, vous qui feriez irruption dans nos vies, environ dix ans plus tard ?

Nous ne nous sommes plus quittés. J'ai bien essayé de fuir cette attirance que je ressentais, ce magnétisme qu'il exerçait sur moi, mais il ne m'a pas laissé m'échapper. Il a tout de suite reconnu en moi son âme sœur. Il a tout

fait pour me garder et je suis restée, sans plus du tout chercher à m'enfuir.

Il est toujours possible de réduire une histoire d'amour à sa plus simple expression, d'ajouter que nous avons eu deux enfants et que nous avons vécu heureux jusqu'à ce drame, mais touche-t-on du doigt, alors, ce qui constitue le cœur de notre histoire, de notre vécu ?

Cette version de l'histoire suffit-elle à exprimer ce qui nous a liés, puis reliés, puis enchaînés l'un à l'autre, même lorsque, parfois, nous en avons assez et avons dû rêver, tour à tour, d'une autre vie ? Cette manière d'exprimer les choses te permettra-t-elle de comprendre ce qui fait le tissu d'une vie, sa trame ?

Je sais que les enfants s'intéressent rarement à la vie de leurs parents avant eux, parce qu'ils n'ont pas envie de savoir que leurs parents ont vécu, avant eux, qu'ils n'ont pas seulement été leurs parents, qu'ils ont aussi été jeunes, rebelles, insouciants ou impuissants. Ils n'ont pas envie de savoir que leurs parents ont eu d'autres rêves que celui de les mettre au monde. C'est pourquoi il m'a été difficile de te parler, de vous parler de ce qui a fait notre vie avant vous. Vous avez l'impression de tout savoir sur nous, mais il y a tant de choses que vous ignorez, de choses que vous n'avez pas vues.

C'est de ces choses dont il faut qu'on parle, ma fille (ton frère est encore trop jeune : il ne comprendrait pas tout, et puis j'aurai encore le temps de lui dire. Je ne commettrai pas la même erreur deux fois). Je vais voir pas à pas comment m'y prendre. Je ne veux plus me laisser arrêter par cette incapacité de créer à partir de mes morceaux de vie une histoire qui fasse sens. La vie est un puzzle incomplet.

3

Tu n'as pas connu mes parents, et encore moins ma grand-mère. J'aurais tellement voulu que tu aies des souvenirs avec eux, mais ils avaient déjà disparu quand j'ai quitté mon pays ! Je les imagine te préparant des bols de farine-toloman, te proposant des bananes-makandja. Et je te vois, gloussant d'aise, avalant les bouchées que ton arrière-grand-mère porterait à ta bouche, et que par jeu, tu refuserais d'avalier, avant d'accepter, malicieuse comme tout, de desserrer les lèvres, pour que la cuillère se fraye enfin un passage jusqu'à ton palais. Cela aurait pu durer des heures, car elle était si patiente, et toi si coquine !

J'ai des souvenirs inoubliables avec elle : la toilette avec le tuyau d'arrosage jaune du jardin qui m'aspergeait de son eau très froide, les goyaves que l'on allait cueillir avec un panier tressé toujours trop petit, le linge que nous rentrions à toute vitesse sous une averse sans pitié, la soupe verte que l'on avalait, toute chaude, avec du pain dedans...

Jusqu'à ce jour où rien ne fut plus comme avant.

Ces souvenirs sont les miens, mais peut-être d'autres les ont-ils en partage, dans d'autres contrées, et dans celle où j'ai grandi. Chacun a sans doute ou a eu une aïeule avec laquelle il a vécu des moments doux, qui ont bercé

son enfance et qui reviennent chatouiller sa mémoire les jours de pluie ou de brume. Ton père aussi a eu de tels moments. Tu sais comme il aime à les raconter, plus que moi, qui ne parle quasiment jamais de mon passé, mais mon sourire en dit long sur la forme de complicité qui nous lie quand il évoque des choses qui me touchent de près. Je n'ai pas comme lui le culte des ancêtres et des généalogies. Je préfère m'occuper des personnes avec lesquelles j'ai passé du bon temps, plutôt que de me laisser envahir par des noms et des prénoms d'aïeux que je n'ai pas connus. Cela me fait plutôt froid dans le dos, tous ces noms sans visages. Mais peut-être que j'aurais dû faire comme ton père : prendre le temps de te faire connaître tes ancêtres, t'apprendre à t'intéresser à ce que fut leur vie, à ce qu'ils ont été... C'est trop tard de toute façon : inutile d'avoir des regrets, le temps ne fait pas marche arrière ; il ne sait que nous emporter dans sa course folle.

Tu ne m'y as pas incitée non plus, car tu n'as jamais manifesté un intérêt démesuré pour le passé, pour les membres disparus de notre famille, pour ce qui a façonné l'existence de cette histoire familiale dans laquelle tu es entrée un jeudi 5 avril de l'an 1996. Tu écoutais ton père, par politesse je crois, parce que moi, qui ne racontais rien, tu ne m'as pas réellement interrogée. Et c'était tant mieux, car je n'avais guère envie que tu me poses de questions, que tu m'obliges à réinventer mon histoire. Elle est ce qu'elle est et je n'avais pas envie que tes oreilles juvéniles soient polluées par ma tragédie.

Je ne sais comment te dire, aujourd'hui, ce que je n'ai pas eu le courage de te confier, parce que moi-même je n'ai jamais pris le temps de me poser pour y réfléchir. Mais le moment est venu de me libérer de ce fardeau. Je ne peux me dérober davantage.

T'avoir parlé de tes grands-parents n'est pas pure divagation. Monsieur et Madame Clairon. Des artisans, travailleurs et honnêtes; c'est ce que tous ceux qui les ont connus te raconteraient s'ils vivaient encore. Ma mère, Patricia, née Charles-Adèle-Joseph, épouse Clairon, ne te dirait pas autre chose. Des gens bien, si par « bien » on entend des personnes qui sont à leurs affaires, élèvent leurs enfants et prient leur Dieu. Ils n'étaient pas indifférents aux autres, ça non ! Si le voisin avait besoin d'un coup de main, ils étaient là. Si la cousine ne réussissait pas à joindre les deux bouts à la fin du mois, ils lui apportaient volontiers un beau panier de fruits et de légumes, avec en plus une poule prête à cuire. Mais ils n'aimaient guère fréquenter les gens, ni les voir tout le temps fourrés chez eux ! « Bonjour ! » « Bonsoir ! » Un point c'est tout. Avec la famille, ils étaient un peu plus tolérants, mais ils savaient, comme chacun, que l'on vit plus tranquille quand les autres, y compris la famille, se tiennent à bonne distance. D'ailleurs les gens se tenaient à bonne distance d'eux, naturellement. Tu auras le temps de comprendre pourquoi.

N'est-ce pas une forme de peur des autres, ça aussi ?

Tu te demandes sans doute, au moment où tu lis ces lignes, pourquoi j'éprouve le besoin de te parler de Georgina Charles-Adèle-Joseph, ma grand-mère, ton arrière-grand-mère. Certes, tu n'ignores pas ton lien de parenté avec elle, mais tu ne vois pas très bien pourquoi je t'écrirais une lettre pour te parler d'elle. Tu sais à peu près tout ce que je viens de rappeler, peut-être de manière plus vague, mais pour l'essentiel, oui, tu sais ! En quoi cela t'aidera-t-il dans le grand voyage que tu entreprends ? Dans la liberté que tu es en train de conquérir en mettant entre nous des milliers de kilomètres ?

Rassure-toi : je n'ai pas l'intention de te demander de vivre en regardant en arrière, en cherchant partout la trace de la lignée d'où tu viens. Je souhaite plus que tout, au contraire, que tu saches creuser de nouvelles traces, de nouveaux sillons ; que tu sois une femme déterminée et audacieuse, qui prend ses décisions sans tergiverser plus que de raison. Tu as déjà les ailes, je veux t'offrir les racines, pas seulement celles qui ont poussé en vivant à nos côtés, et dont tu as pleinement conscience, mais aussi celles qui étaient déjà là, avant que tu ne viennes au monde, et qui se sont greffées aux racines qui ont grandi avec toi.

Ne prends pas cet air suspicieux : j'essaie juste de te faire comprendre que tes racines à toi sont entremêlées à celles de tes aïeux et que les ailes, tes ailes qui ont poussé, portent leurs traces. Or toi, tu crois sans doute que tes ailes ont pour seul support les racines que nous t'avons données. Tu te trompes, ma fille : on ne vient jamais seule au monde. On amène avec soi des fragments de vie passée qui sont fixés au cordon ombilical, que les ciseaux des sages-femmes ne coupent jamais entièrement.

Ces fragments de vie, si on les ignore trop longtemps, finissent par faire mal, très mal, jusqu'à creuser le ventre.

C'est ce que je veux t'épargner : ce creusement insupportable de ton ventre.

Tu es bien placée, ma fille, pour savoir que je n'aime pas l'ésotérisme, quoique je ne sois pas une cartésienne pure et dure. J'admets volontiers – et nous en avons parlé parfois, surtout après avoir visionné des films de science-fiction – que des dimensions parallèles à la nôtre peuvent exister. Il y a des vies qui se sont interrompues dans notre dimension à nous et qui se poursuivent dans d'autres. Ces dimensions évoluent sans se toucher, mais

parfois elles se frôlent et nous font savoir que d'autres vies que les nôtres sont là, qu'elles palpitent.

Non, Anita, n'aie pas peur, ne panique pas! Dès lors que tu le sais, les choses se font naturellement. La première fois où cette dimension de vie distincte de la mienne, de la nôtre, s'est imposée à moi, c'était le jour qui a précédé la mort de ma grand-mère. Je faisais une sieste sur le vieux divan de la terrasse, chez mes parents, quand j'ai vu se dresser devant mes yeux fermés un immense cercueil avec le corps de ma grand-mère (ton arrière-grand-mère, Georgina Charles-Adèle-Joseph) dedans. Je me suis réveillée en sursaut, sans en parler à personne. Je me suis dit que c'était un rêve de l'après-midi et que les rêves de l'après-midi ne comptent pas, qu'ils n'ont pas à être interprétés. Toutefois, une sensation de malaise m'a accompagnée toute la soirée et encore toute la nuit, et au petit matin, le téléphone du salon a sonné. On m'annonçait que ton arrière-grand-mère était décédée.

J'ai longtemps gardé ce secret pour moi et c'est à ton père que j'en ai parlé en premier, parce que j'ai senti que je pouvais le lui confesser, qu'il me comprendrait sans en exiger davantage. Je n'en aurais pas parlé à mes parents, car dans le pays d'où je viens – et d'où tu viens aussi un peu –, faire état de ses visions crée une charge lourde à porter. On y voit un don à développer et l'on vous interroge sur vos rêves chaque matin, sur vos présages. Je n'avais pas envie de cela, d'être la fille entre deux mondes, le porte-parole d'une dimension invisible qui passerait par moi pour entrer en contact avec d'autres dimensions. Je voulais vivre tout simplement, sans nul poids sur mes épaules. Mais ce n'est pas si facile de se délester!

Et puis, de toute façon, au moment où cela s'est passé, je n'aurais pu le dire à mes parents. Aucun des deux

n'aurait pu entendre. Ils étaient partis trop loin, chacun dans sa dimension à lui ! Tu sauras après pourquoi et comment...

Tu dois te demander pourquoi je te parle de toutes ces choses étranges, mais tu comprendras au fur et à mesure, et tu verras que ce que nous fuyons consciemment finit toujours par nous rattraper, un jour ou l'autre. J'avais fui cette vision, mais d'autres choses sont venues, pénibles, bien plus pénibles encore.

C'est difficile, même à toi, la chair de ma chair, le sang de mon sang, de parler de ce passé qui me hante, parce que tu ne viens pas tout à fait du même monde que moi, et que dans ton monde, celui que je t'ai aidée à construire, il n'y a pas de place pour ce que tu appelles si facilement « l'irrationnel ». Dans ton monde, les rêves sont des rêves et les morts sont coupés des vivants. Point. Basta.